

Un délire à deux

Le pays du Réel	1
Aux bords du Réel.....	2
Devenir Guide	3
Naissance d'un nouveau corps	4
Sexuation	5
Le nom	6
Conclusion.....	6

Voyage en Afrique centrale avec un guide noir. On est un petit groupe ; il nous fait visiter. A un moment, je lui ai demandé, dans quel pays on était car je ne me rappelais même pas ; j'avais peur de le vexer, mais je me souvenais très bien que lui, il venait du Congo. Il ne m'a pas répondu mais on était très potes. A un moment je remarque une montagne des singes qui rappelle la montagne artificielle du zoo de Vincennes. Je vois des singes courir sur ses flancs ; je sors l'appareil photo mais, trop tard, ils sont trop rapides, ils ont disparus. Et je dois rejoindre le groupe qui s'éloigne déjà.

Ensuite je me retrouve brusquement au lit avec W, un ami d'enfance, juste après un rapport sexuel.

Je ne connais qu'une personne venant du Congo : une analysante que je reçois depuis une 13 ans et que je nomme la dame aux démons, parce qu'elle se présentait comme possédée de démons qui voulaient sa perte. Dans les premières années, ceux-ci se manifestaient en séance, me parlant parfois directement d'une voix de stentor, le plus souvent en ingala, sa langue maternelle. Elle me traduisait ensuite ces propos en français.

Ce rêve a marqué un tournant dans l'analyse de cette dame. Je ne sais si c'est parce qu'il a provoqué ce changement ou parce qu'il m'en informait, ce changement ayant eu déjà lieu. Je vais essayer de débroussailler cette question.

Le pays du Réel

Ce qui m'a frappé en premier lieu, outre la référence implicite à cette dame, c'est l'identité de structure entre elle et moi. Dans cette Afrique onirique, je ne sais pas où je suis, et dans la réalité, elle ne sait pas d'où elle vient, se disant parfois du Congo, parfois de Chine et, récemment, du Mali. Cela a pour conséquence, pour elle, qu'elle ne sait pas qui elle est, ni ce qu'elle pense, ni ce qu'elle désire, sachant que ses pensées lui apparaissent comme autant d'entités vivantes en dehors d'elle-même, même si elle les situe clairement à l'intérieur¹. Si elle pense à telle personne, c'est en fait cette personne qui se présente et qui lui parle. C'est à cela que l'on reconnaît qu'il ne s'agit pas de représentation, mais de présentation. Lorsque je

¹ C'est-à-dire : hors symbolique, mais pas hors du corps.

pense à quelqu'un, et que j'imagine un dialogue avec cette personne, je sais qu'il s'agit de représentations dans la tête et non de réalité. Mais pour elle, toute pensée se présente avec le statut de la réalité ; je dis bien toute pensée, quand il y en a, car pour ce qui est de l'origine, il n'y a même pas de pensée, et c'est ce que j'appelle le Réel. Ce n'est même pas une négativité (*pas de pensée*) c'est quelque chose qui se présente, impossible à décrire, impossible à saisir. Elle peut donc d'autant moins savoir qui elle est que pour elle, une pensée qui est la sienne, interne, se présente comme la parole d'un autre, externe, même si elle dit très bien que tout cela se passe dans sa tête.

Bien qu'il soit ici situé sur le continent africain, ce pays dont je ne me souviens plus le nom pourrait bien plus exactement être nommé, théoriquement, le Réel. Pourquoi ? Parce que, pour moi, il n'a pas de nom, parce que je n'ose pas demander, je n'obtiens pas de réponse et, mieux, je ne peux en obtenir une image, puisque j'échoue dans ma tentative de prendre une photo. Ce n'est pas la réalité, car je peux presque tout nommer de cette dernière, je peux en faire toutes les photos que je veux. Pas de représentation de mot, pas de représentation de chose. Il est trop tard, les singes sont partis, car cela date d'une époque archaïque à laquelle je ne savais pas encore parler, ni nommer, ni demander les mots pour toutes les perceptions qui me rentraient par les yeux et les oreilles, sans parler des autres orifices du corps et de sa surface. Mon expérience avec cette africaine a fait remonter du fond des mers de l'oubli un continent perdu. La similitude des expériences doit en être la cause et, de ce fait, cela démontre, non seulement l'identité de notre structure mais encore son universalité. Car à la base de la structure de tout le monde se trouve ce pays qui résiste à la symbolisation : le Réel. Un pays sans orientation où on ne peut être que perdu. Nous en sortons en découvrant notre lieu et notre temps, notre pays et nos racines, notre nom et notre prénom. Cette dame a refusé pendant de nombreuses années que je l'appelle de son prénom qu'elle n'admettait pas comme sien, pas plus qu'elle n'admettait sa nationalité d'origine.

Aux bords du Réel

Cependant, aux frontières de ce pays du Réel se tiennent des représentations. Pour moi elles suffisent à me tenir debout, mais pour cette dame, ce n'est pas le cas, car on ne peut pas dire que le Réel s'en tienne à ses frontières. Il a tout envahit, ou presque, conférant aux représentations qui l'entourent un aspect contradictoire faisant office de réalité, mais incompatible avec la réalité. Tout se passe comme s'il s'agissait encore de présentations.

Puisqu'il s'agit de notre origine à laquelle nous ne pouvons pas accéder, des représentations imaginaires de l'origine s'installent sur ses bords. Nous sommes issus d'un rapport sexuel : à cette frontière se tiennent les représentations de l'acte sexuel, et de tout ce qui engendre d'une manière ou d'une autre : un appareil photo engendre des images aussi bien que les yeux et la mémoire engendrent des souvenirs. Les mots peuvent engendrer des lieux, tel le nom de ce pays que j'ai oublié. Des souvenirs plus récents bordent les lieux plus anciens dont on ne se souvient pas.

J'ai écrit tout un livre, *Scène primitive*, pour tenter d'établir si, oui ou non j'avais été violé par mes frères pendant ma petite enfance. Je n'ai aucune certitude quant à la réponse. Par contre je sais que ma mère m'a imposé de nombreux lavements, pensant que j'étais constipé. Elle ne me demandait pas mon avis : c'était donc quelque chose comme un viol. En même temps, comme ça ressemblait à ce que j'avais pu observer du rapport sexuel de mes parents, ça pouvait passer pour une sorte d'auto-conception. Or, la dame aux démons ne cesse de se plaindre d'avoir été violée par à peu près tous les membres de sa famille, à un âge extrêmement tendre. C'est à partir de ma propre expérience que je peux l'entendre. Sachant que j'ai moi même un doute – sur mes frères – et une certitude – sur ma mère-, je peux

entendre la complexité de la question. Je ne sais rien de la réalité, ni en ce qui la concerne, ni en ce qui me concerne. Il a là un Réel, mais au bord du Réel, il y a les images et les mots qui tentent de pénétrer en force dans l'intérieur du corps, qui ne devient lui-même que de ce fait même, un lieu séparé de l'environnement extérieur. La réalité ne nous demande pas notre avis non plus pour se présenter à nos sens sous la forme des perceptions. Elle force un passage en mordant sur le Réel, introduisant une orientation dans certaines zones, c'est-à-dire une symbolisation, et circonscrivant les zones désorientées en deçà de l'origine, c'est-à-dire, ce qui résistera toujours au symbolique.

Je l'accueille donc, non comme une immigrée, mais comme une femme qui vient du même pays que moi, le pays du Réel, dans lequel le viol signifie son empire, au mépris de toute loi.

Il y a eu quelques signes de perception : ceux qui me font signe sous la forme des singes. Entre signe et singe, c'est une faute de frappe que je fais souvent. Je ne peux pas dire que la faute de frappe fonctionne pour elle comme pour moi. Je ne m'en sers ici qu'à titre pédagogique, afin de rappeler les signes de perception de Freud, qui y correspondent exactement (*Wahrnehmungszeichen*). G la haine, ou la haine j'ai. De ce qu'on ne parvient pas à saisir, on peut en effet avoir la haine afin d'en éviter l'angoisse.

Mais je ne parviens pas à prendre une photo, ce qui signifie que je ne peux les fixer dans ma mémoire ; je ne peux leur imposer le cadre symbolique qui permettrait de les organiser en représentation. A la place, ou sur le bord, vient la représentation de la machine à représenter elle-même : l'appareil photo (engendrement des représentation de la réalité), la relation sexuelle avec W (engendrement des représentation du corps). De même, chez elle, les représentations substitutives, imaginations explicatives de son état, sont de l'ordre du viol. Mais elles ne sont pas efficaces, car elle ne cesse d'attendre un nouveau nom et un nouveau visage et tout ce qui a fait signe de perception dans sa tête se présente comme une réalité, bien que ça ne vienne pas du dehors. Ce sont des tentatives de symbolisation inachevées, comme un cercle qui ne se ferme pas, comme un cadre qui reste ouvert sur ce qui l'entoure.

Le Réel reste ce qui n'a aucun cadre, aucune image, aucun nom, et qui pourtant n'est pas rien. Le symbolique opère comme une coupure séparant la représentation imaginaire de la réalité. Lorsque cette coupure ne se recoupe pas, c'est-à-dire ne revient pas sur elle-même, les images de la réalité et les imaginations explicatives se mélangent.

Le cadre de la photo, c'est aussi la limite de l'image du corps. Là, ce serait une symbolisation achevée, si j'avais pu y enfermer quelques singes. Il se trouve qu'elle m'avait dit, peu auparavant : « je ne suis pas humaine M, Abibon, je suis une macaque » ce qui était déjà un progrès par rapport à l'époque où elle disait n'avoir pas de corps du tout, ne se voyant pas dans le miroir. Mais je ne peux pas prendre une photo fixe d'elle, puisqu'elle ne me donne d'elle-même qu'une image floue, mouvante, contradictoire, insaisissable. Je ne peux pas plus la fixer que mes souvenirs les plus archaïques auxquelles elle se trouve dès lors assimilée.

Devenir Guide

Ce rêve m'informait de cela, et a donc inauguré ou marqué de son sceau mon assumption d'un rôle de guide, en contradiction avec la position traditionnellement neutre du psychanalyste. Depuis ce moment, peut-être un peu avant, peut-être un peu après, elle ne cesse de me téléphoner entre les séances pour me demander d'une voix angoissée de lui confirmer telle ou telle vérité.

M. Abibon, mes enfants ne sont pas mes enfants, n'est-ce pas ?

M. Abibon, qui me parle ? C'est maman ? C'est Jésus Christ ?

M. Abibon, d'où est-ce que je viens ? Je suis de Chine, n'est-ce pas ?

M. Abibon, de quelle couleur est-ce que je suis ? Je ne suis pas noire n'est-ce pas ?

Mon nom comme ponctuation nécessaire à l'ouverture de la question vient à présent m'assurer que je suis devenu un véritable interlocuteur dont la parole – externe - compte.

Et, au lieu de lui renvoyer la question comme je le faisais jusqu'à présent : qu'en pensez vous ? Que pouvez vous me dire à ce sujet ? J'assume mon nouveau rôle de garant de la vérité :

- mais si, voyons vos enfants sont vos enfants ; vous vous souvenez bien d'avoir accouché ? – oui. Alors ce sont vos enfants. – mais ce n'était pas moi. Si ce n'était pas vous, comment pouvez vous en souvenir ?

- ce sont vos souvenirs qui vous parlent. Quand vous vous souvenez de maman, il vous semble qu'elle est là et que vous lui parlez et qu'elle vous parle, mais ce n'est qu'un souvenir. Et puis le Christ, vous savez quand il vous parlait, je l'ai bien entendu, il vous faisait toujours la morale avec des injonctions sévères, comme un parent qui gronde un enfant. Je pense qu'il s'agit aussi de souvenirs de lorsqu'on vous grondait, quand vous étiez petite.

Il est vrai qu'il n'est plus question des démons depuis longtemps.

- vous ne venez pas de Chine, vous venez du Congo, c'est vous même qui me l'avait dit. – mais ce n'était pas moi. C'était quand j'étais morte. Maintenant j'attends mon nouveau visage et mon nouveau corps. – il est en train d'arriver ce nouveau corps, et ce n'est pas celui d'une chinoise. Vous savez, on dit d'une chose qu'on ne comprend pas, « c'est du chinois »... sans doute que, comme vous étiez perdue, désorientée, vous avez fait de cette expression une réalité de votre origine perdue.

- vous êtes bel et bien noire.

Naissance d'un nouveau corps

Il se trouve que, dans cette période, elle s'était mise à se préoccuper de son corps. Elle a fait un régime drastique qui lui a permis de retrouver une silhouette presque normale. Elle s'est mise à acheter des habits qui lui plaisaient, au lieu de s'habiller comme un sac. Elle laisse pousser ses cheveux et se met à essayer des coiffures. Garant de la vérité, je n'hésite pas à lui dire qu'elle est jolie quand je le pense vraiment, c'est-à-dire quand elle trouve une apparence qui a l'heur de me plaire. Je lui dis la vérité de mon sentiment. Avant, elle déclarait ne pas se voir dans le miroir et n'avoir que la matérialité d'une poupée de pastique. Ce nouveau corps apparaissant, je lui confirme qu'en effet, il advient. Advenir, comme corps, ça n'est pas seulement advenir à la réalité, mais aux yeux d'un autre désirant. Mieux : Je ne peux avoir un corps dans la réalité que si je désire et si me sens désiré par un autre. C'est dans ce désir d'un autre que j'ai puisé les éléments d'une frontière à mon corps, y compris dans ce que ça comporte de menace pour son intégrité. Si j'ai peur d'être pénétré par l'autre, c'est que l'autre existe, qu'il me désire, et même, qu'il désire me pénétrer. Au fond, cela contribue à me donner des armes pour protéger mes frontières, et donc pour m'orienter par rapport à cet autre en partie vers lui en partie contre lui. Le désir contribue ainsi à façonner aussi bien le corps que la réalité.

Comme corolaire de cela, voilà qu'elle se met à se plaindre des pieds, des jambes, des genoux. Je lui ai répondu qu'en effet, maintenant qu'elle avait un nouveau corps, celui-ci se manifestait, et que finalement, ces symptômes pouvaient être pris comme une bonne nouvelle.

Elle réapparaît dans le monde matériel, avec un corps matériel qui commence à se dresser sur ses pieds.

Conséquence logique de cela, elle commence à se préoccuper de ses enfants. Auparavant, elle ne m'en parlait presque jamais ; ils n'étaient que des fantômes circulant dans son environnement. Voilà qu'elle me demande de les confirmer comme tels. Soudain, un jour, elle se plaint de ce qu'ils n'écoutent pas. Tiens ? Comme beaucoup de mères en difficulté avec leurs enfants. Paradoxalement, que les enfants deviennent un problème, constitue une preuve de la disparition d'un problème, celui de leur inexistence. Elle a un corps, et donc les enfants peuvent avoir le leur, distinct du sien.

J'ai assez travaillé mes propres rêves pour savoir que le fantasme d'auto-engendrement est universel. Je me cantonne à faire ça dans mes rêves, mais chacun le fait dans sa vie éveillée sans trop savoir de quoi il s'agit en cherchant à se faire reconnaître par sa famille et par la société, ce qui est une façon de se mettre au monde, en trouvant sa place dans ce monde. Dans les rêves, et chez elle, dans la vie éveillée, il s'agit véritablement de construire un nouveau corps.

Sexuation

La préoccupation pour un corps en train de naître ne va pas sans un souci pour le sexe, puisqu'il n'y a de corps que sexué. Ça fait longtemps qu'elle revient parfois sur ce thème, me disant toujours qu'elle était née garçon, comme toutes les femmes, et qu'on lui avait coupé son phallus à l'âge de 2 ans. En d'autres moments, elle se considérait encore comme un homme, me demandant comment elle a bien pu faire pour accoucher, ou encore argumentant de ce fait pour affirmer que ses enfants ne pouvaient pas être ses enfants.

Mais voilà qu'avec ses préoccupations esthétiques, elle trouve soudain une explication au fait qu'elle ne ressent rien lors de l'acte sexuel. « On m'a cisailée, là, en bas alors que j'avais deux ans et demi ». Un peu plus tard, elle retrouve le nom exact de ce dont elle essaie de parler : « on m'a excisée ». Et la voilà partie à faire une succession d'examen médicaux pour qu'on lui confirme qu'elle a bien subi cette ablation rituelle des organes génitaux externes. Elle en revient, me disant : « ils m'ont menti, M. Abibon, ils m'ont dit que tout était normal, mais j'ai bien vu qu'ils mentaient ». Ça me rassure un peu sur son intégrité corporelle. Elle semble seulement avoir trouvé là une explication pour le fait qu'elle ne ressent rien pendant l'acte sexuel. Je le rattache aussi à sa transformation en femme à partir de l'état garçon.

Quelques temps plus tard, elle m'affirme qu'elle a rêvé du Mali, et que c'est sans doute de là qu'elle vient. Du coup, plein de « souvenirs » lui reviennent pour étayer cette hypothèse. Elle avait commencé par se plaindre de cette excision car, au Congo, disait-elle, on ne fait pas ça aux femmes. Alors, pourquoi moi ? Et voilà que l'explication coulait de source : au Mali, on pratique l'excision rituelle. Bien entendu, je ne suis pas allé vérifier si c'était exact, pas plus que je n'étais allé voir si, au Congo, on n'excise pas les femmes. Ce qui compte c'est sa subjectivité, c'est-à-dire sa façon d'interpréter les cultures avec lesquelles elle a été en contact. Ce qui compte c'est qu'elle est en train de découvrir que son corps se construit à partir d'un manque qu'elle situe clairement au niveau du sexe. Auparavant c'était le manque de phallus, maintenant c'est le manque de tout ce qui fait l'extérieur du sexe féminin. Je comprends bien la première proposition, car elle est universelle : toutes les femmes, plus ou moins, se plaignent de ce manque de phallus. La seconde semble spécifique de l'Afrique, mais n'est peut-être qu'un substitut à l'affirmation du manque de phallus : s'apercevant que, dans la réalité il n'y a aucune raison de penser que le phallus a été coupé, il faut bien que la douleur de ce manque s'exprime autrement, et la culture fournit ici un

argument. La première proposition est forcément imaginaire, la seconde l'est vraisemblablement tout autant. Mais ce n'est pas parce que c'est imaginaire que ce n'est pas vrai, que ça ne rend pas compte d'une vraie souffrance. Au contraire, un imaginaire de « ce qui a été enlevé » semble nécessaire pour parler de cette injustice universelle d'être née femme, afin de donner un objet au sentiment de manque. Le manque est la cause du désir, dont je disais plus haut qu'il façonnait dans le même geste le corps et la réalité extérieure.

Le nom

Récemment elle est allée voir une assistante sociale. Cette brave femme a eu un réflexe dont je n'avais même pas eu l'idée : lui demander le nom de ses parents. J'avais demandé les prénoms de ses parents, bien sûr, je les connaissais tout à fait. Mais je m'étais imaginé que les noms de ses parents étaient le même que le sien. Or, pas du tout. Elle ne porte ni le nom de son père, ni celui de sa mère. Un jour, elle m'a donc téléphoné en dehors des séances, alarmée, car seigneur Jésus venait de lui dire que sa mère n'était pas sa mère : son père avait mis sa sœur enceinte et un sorcier avait pris l'embryon dans le ventre de sa sœur pour le transplanter dans le ventre de celle qu'elle a toujours appelé sa mère. Vous remarquerez que, puisque ça reste dans la même famille, ça n'explique nullement la différence de nom. Ça donne juste un indice de la nécessité de trouver une explication à tout prix, fut-elle issue de l'imaginaire le plus débridé. Comme pour les références culturelles, je ne suis pas allé vérifier vers cette assistante sociale, pas plus qu'après des médecins qui l'ont examinée, si cette histoire de nom était vraie, si cette histoire de mensonge des médecins pouvait être vraie. Mon principe, c'est qu'elle dit toujours la vérité : c'est sans doute ce qui a permis qu'à un moment elle me fasse, moi, le garant de sa vérité. Ça m'a permis de lui répondre, cette fois-ci : je vous crois, mais seigneur Jésus vous avait dit aussi que vous étiez sa mère, qu'il était votre père et que son père, Jehovah, était votre père. Je veux bien que ce soit toujours une vérité mais il est un peu difficile d'admettre que tout cela soit vrai en même temps. J'ai eu la surprise de l'entendre me répondre : vous avez raison. J'ai profité de ce petit avantage pour lui proposer une hypothèse : peut-être avez vous été abandonnée et recueillie par ceux que vous nommez vos parents. Cet abandon pourrait avoir eu lieu à l'âge de deux ans et demi, puisque vous situez plein de catastrophes à cet âge là. Notamment que vous êtes morte, qu'on vous a mise dans un cercueil avec une morte adulte et qu'on vous a emmené ainsi au deuxième monde.

Conclusion

Est-ce de la psychanalyse. ? je réponds oui, car la psychanalyse, à mon sens c'est cela, c'est prendre en compte l'autre comme sujet, à partir du sujet que je suis et non à partir d'un savoir neutre qui me ferait la considérer comme objet de science, comme objet d'un traitement thérapeutique. Quand je lui réponds à partir de mon origine, ce n'est pas le factuel de mon origine qui compte mais la structure que nous avons en commun. Quand je lui réponds à partir de mon sentiment, ce n'est pas mon moi que je laisse parler mais mon *ça*, le sujet le plus archaïque qui reste inscrit en moi, l'endroit qui se souvient de ce pays où il n'y avait pas encore de moi, ni donc de pays ; l'ayant repéré, je peux donc l'aider à s'y déplacer à son tour afin que nous construisions ensemble les frontières de ce pays commun, sachant que je sais faire la distinction entre ses matériaux et les miens

L'essentiel de ma question réside dans le rêve que je vous ai raconté : en quoi est-il un opérateur dans le transfert qui est le mien à son égard ? Y revenant après cet exposé, je me dis

que, ce qui m'a touché dans les paroles de cette dame, ces supposés viols par toute sa famille, m'a touché en un endroit particulièrement sensible de moi-même : j'ai moi aussi été placé contre mon gré en position féminine, et c'est une raison supplémentaire de me trouver identifié à elle, et donc capable de l'entendre, non d'une manière neutre, mais à la façon d'un être humain c'est-à-dire touché dans mes propres souvenirs et sentiments. Moi aussi je me suis construit sur un manque, clairement décrit dans le rêve : le manque de photo de l'événement originaire qui m'a donné naissance, qui pourrait aussi bien être l'acte sexuel de mes parents, illustré par la montagne des singes, qu'un supposé manque de phallus, et ceci pour avoir été placé en position féminine soit par mes frères, soit par ma mère avec ses satané lavements. C'est ce mot qui me vient spontanément sur le clavier, ce mot dérivé du nom de Satan : comme vous le voyez j'ai moi aussi mes démons et c'est encore une raison de plus d'identification, une raison de plus de la comprendre et d'aider à son orientation en acceptant de faire le guide, et c'est l'identification décisive de moi à elle, puisque le guide de mon rêve venait du Congo.

Voilà en quoi le délire de mon rêve se branche sur son délire éveillé, inaugurant un pont par lequel je peux, à partir de ma folie, aller la chercher dans la sienne, un pont sur deux bords du même Réel.

Richard Abibon, 08/05/14